

À la porte de la Madeleine

Autor(en): **D'Herbement, Guilly**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **59 (1949-1950)**

Heft 2

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558507>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

M
A
D
E
L
E
I
N
E

UN

RÉCIT

DE

GUILLY

D'HERBEMONT



Elles vendent toutes les deux des violettes à la petite entrée de l'Eglise de la Madeleine, du côté du boulevard Malesherbes. Je les connais depuis des années: l'une est mince, blonde, avec un petit air effronté, un joli sourire, des mains fines qui vous offrent les fleurs avec grâce, — l'autre est presque un petit monstre, avec un grand buste, des jambes un peu tordues, un visage tanné, gercé, des cheveux ternes plantés trop bas sur le front, et de pauvres yeux qui osent à peine se lever vers vous, en vous offrant timidement les petits bouquets de violettes, noués de fils de couleurs.

Aujourd'hui, c'est la veille de Noël, elles sont là toutes les deux à la porte, grelottantes sous leurs châles usés, les mains pleines d'engelures. Les gens passent hâtivement, se détournent, ou bien s'arrêtent, — mais, hélas, je remarque qu'ils se penchent plus volontiers sur le petit panier de la jolie vendeuse, lui font des sourires, donnent un peu plus que le prix du petit bouquet, et pour les remercier, elle a des paroles charmantes, murmurées d'une petite voix d'enfant gâtée...

En sortant de l'Eglise je suis passée sans acheter de fleurs; mais, déjà presque arrivée à St-Augustin, je songe si vivement à la petite

marchande qui ne vend pas de fleurs, que je rebrousse chemin et reviens à la Madeleine. Il n'y a plus qu'une petite vendeuse, la laide, celle à laquelle je pensais et dont je comprends la peine, celle qu'on oublie, celle qui n'a jamais de sourires, et je veux pour Noël la rendre heureuse, lui donner autre chose de meilleur que ces billets de 20 francs qu'elle froisse dans sa grosse main maladroite.

Je m'approche d'elle... Et alors, soudain, j'eus comme l'inspiration de ce qui pouvait, pour son Noël, lui faire le plus de plaisir, lui apaiser le cœur, lui rendre la vie moins amère, — et cette inspiration (Dieu me pardonne!) était un mensonge.

Je la regarde bien en face, et je lui demande:

— «Trois bouquets, petite...»

puis soudain:

— «Ah! comment, c'est toi...? — je te regardais et je te prenais pour ta sœur, — vous vous ressemblez tellement...» —

Elle me regarda tout d'abord avec méfiance, en fronçant les sourcils, — puis, comme elle vit sans doute que je ne souriais pas et que j'avais l'air de dire la vérité, son pauvre visage pâle devint tout rose, il y eut un éclat dans les yeux ternes, ils s'ouvrirent tout grand, pleins de je ne sais quelle lumière, et elle demanda:

— «Oh! est-ce vrai? Est-ce possible... Vous m'avez vraiment prise pour elle...?» —

Je répondis simplement: «Oui», comme si c'était la chose la plus naturelle, la plus évidente... Et ce visage qui me regardait, et ces yeux levés vers moi avaient quelque chose de si beau, de presque irréel..., elle semblait transfigurée, la pauvre petite, éblouie par un trop grand bonheur...

Elle me tendit les fleurs avec une assurance qu'elle n'avait jamais eue, elle rangea vivement son petit panier, avec des gestes jeunes et gracieux, se redressa, arrangea son châle... Oui,

l'idée qu'elle n'était pas repoussante, que quelqu'un pouvait se tromper et la confondre avec sa sœur qu'on disait si jolie, cela illuminait son pauvre visage, cela remplissait son cœur d'une joie sans pareille...

Grâce à ce mensonge elle allait avoir sans doute une belle fête de Noël, une fête dont elle se souviendrait toute sa vie... Un Noël heureux, pour elle, pour elle seule, — la pauvre petite sans âge, si laide qu'elle faisait peur, — elle, l'abandonnée, la misérable et tremblante petite marchande de violettes qui n'osait pas lever les yeux!

Qu'est-ce que l'Europe?

P A R R E N É S É V E R I N

L'Europe, une très vieille terre, un problème peut-être un peu moins vieux, mais bien ancien déjà. L'Europe, une réalité géographique donnée, immuable, et vraiment pas très grande; une énigme humaine: politique, sociale, morale, en apparence insoluble, et surtout immense par la valeur des questions qui s'y posent.

La solution d'un problème est toujours urgente. Celle du problème de l'Europe l'est depuis des siècles. Mais, de siècle en siècle, elle est remise, — fuyante et inaccessible. Aujourd'hui...

Aujourd'hui, après trente-cinq ans de catastrophe, latente ou manifeste, la non-solution du problème met l'Europe en danger de mort. Ce ne sont certes pas les lecteurs de cette revue qui méconnaîtront un tel danger, une telle menace, eux devant qui se traitent, mois après mois, dans ces colonnes, des questions de vie ou de mort... Et c'est bien pourquoi il ne nous est point apparu déplacé d'examiner ici, sous l'égide de la Croix-Rouge suisse, les données du problème européen, alors même que cet examen a déjà été fait maintes fois, et par d'illustres auteurs.

*

Dans les premiers jours de la dernière guerre, un Chinois qui vivait en occident depuis quinze à vingt années, et riche des deux cultures, nous fit cette déclaration: «Vous, en Europe, vous ne vous libérerez jamais de vos problèmes ni de vos conflits, parce que vous êtes enfermés, empêtrés dans des complications trop multiples et trop anciennes.»

Révoquons en doute la prévision (en tout cas le «jamais» de si mortel augure), mais écoutons le diagnostic. Car s'il est certain que nous

entendons, quant à nous, garder quelque espoir pour l'avenir de l'Europe, il serait malavisé de notre part, à nous les Européens, de rejeter d'emblée le jugement, — sinon la condamnation! — et de contester la véracité des faits: les complications, les complexités de l'Europe ne sautent-elles pas aux yeux?

Mais, précisément parce que notre continent se débat aujourd'hui dans l'angoisse, il y aura peut-être avantage à regarder une fois de plus ces faits, — ces complications, ces complexités, — de façon que s'affermisse au moins notre connaissance, disons mieux: notre conscience européenne de nous-mêmes, et avec celle-ci, qui sait? notre prescience.

Pour éclairer l'avenir incertain de l'Europe, demandons encore une fois ses leçons au passé. Cependant, comme toute histoire est inséparable des lieux où elle se passe, essayons, par un examen qui nous sera assurément plus facile que celui des événements, de rechercher d'abord les leçons de la terre.

La géographie

En un espace restreint, étrié même, voici le nord avec le midi; l'Irlande avec la Sicile; la Baltique avec la Méditerranée; la banquise toute proche des forêts et des terres fertiles, la Grotte de Fingal, les orangers des Baléares, les palmiers et les fleurs de l'Estérel, l'azur du golfe de Naples; le soleil de minuit et le ciel de la Grèce. Toute la Montagne et toute la Plaine. La steppe aride, les terrains sablonneux, les argiles d'or, les gras pâturages, les vergers plantureux; — il nous souvient de l'un de ceux-ci, situé dans